

LES LETTRES *françaises*

Si elles ne sauraient évidemment se substituer aux acquisitions régulières d'œuvres

Si elles ne sauraient évidemment se substituer aux acquisitions régulières d'œuvres d'art, les donations et legs permettent aux musées d'enrichir leur patrimoine en développant leurs collections. La direction du Musée d'art moderne et d'art contemporain de Nice (Mamac) aime à rappeler que la générosité de collectionneurs et de galeries a favorisé une inscription de l'établissement sur la scène internationale, mais aussi que des artistes comme Karel Appel, Arman, Ben, Alexandre Calder, Pier Paolo Calzolari, César, Alain Jacques, Richard Long, Robert Longo, Ernest Pignon-Ernest, Michelangelo Pistoletto ou Bernard Venet, par exemple, ont participé à cette dynamique. Que grâce à la donation Niki de Saint Phalle, le Mamac possède la plus importante collection de l'artiste en France et que Rotrau et Daniel Moquay ont facilité la création d'une salle permanente consacrée à Yves Klein.

Ce sont près de 70 œuvres, correspondant à la majeure partie de sa collection, que Henrik Berggreen (Copenhague, 1928 Figinières, 2012) vient de transmettre au Mamac par voie testamentaire. D'origine danoise, le collectionneur s'installe dans le Var à l'âge de soixante-huit ans. Sa collection est déjà riche, entre autres, de travaux de Jan Voss, Jean Messagier et Bernard Rancillac provenant des galeries Birch de Copenhague et Moderne de Silkeborg.

Durant le mois de décembre 1997, il découvre la galerie Catherine Issert à Saint-Paul-de-Vence et acquiert une

toile de Jean-Michel Alberola. Une affinité particulière se tisse peu à peu avec la galeriste, qui va le guider dans ses choix.

La cohérence et la rigueur du legs Berggreen sont manifestes. Cette collection réunit les travaux récents (1997-2010) d'artistes de la scène artistique française tels que Jean-Michel Alberola, John Armleder, Ben, Jean-Charles Blais, Noël Dolla, François Morellet, Bernard Pagès, Pascal Pinaud, Xavier Theunis et Claude Viallat. Pour Gilbert Perle et Rebecca François, une tendance majeure en émerge : la remise en question de l'art dans ses postulats traditionnels.

Aussi les concepteurs de l'exposition « Autour du legs Berggreen », présentée au Mamac jusqu'au 1er juin 2014, ont-ils choisi « d'articuler le projet autour de trois thématiques : les mythologies personnelles, la mise en doute du tableau et l'élargissement du champ pictural ». Et comme la plupart des artistes étaient représentés dans les collections du musée, de faire dialoguer les œuvres nouvellement entrées avec une sélection de pièces faisant déjà partie du fonds. Occasion également d'y adjoindre, le temps d'une exposition, des créations le plus souvent récentes prêtées par des artistes, collectionneurs, galeries et institutions de la région. Au final, une exposition riche et subtilement mise en scène qui montre l'évolution du travail des artistes sur plusieurs années.

C'est autour d'El Tiger de papel, une œuvre datant de 1982, que s'organise un premier espace regroupant des travaux de Jean-Charles Blais. La mythologie personnelle de l'artiste issu de la figuration libre et dont le point d'ancrage est le corps humain se fragmente et se décline ici autour de personnages difformes dans des gouaches sur papier, des peintures réalisées sur les revers d'affiches arrachées ou sur papier journal. Des personnages qui, comme l'artiste se plaît à le dire, ne sont bientôt plus que « des objets ». Une manière de mise en abîme de masses noires, dont les silhouettes assemblées dans des lavis sur papier se découpent. Ou bien des espèces de mannequins nés du froissement de draps de laines épinglées « sur mesure » et doublés de soie or, qui évoquent « les possibles représentations » d'un corps absent. Ou encore des portraits, comme ces lignes projetées sur un mur et figurant un visage aux contours flottants de la très belle vidéo intitulée Sig (DruNk) réalisée en 2005 et formant partie des collections du musée.

Jean-Michel Alberola s'inspire de faits réels auxquels il confère une sorte de dimension mythique. Tout son talent de coloriste se retrouve dans l'imposante toile déployée en cinq parties comme un paravent, la Nuit d'Aziyadé, acquise par le Mamac en 1982 évoquant le roman orientaliste publié par Pierre Loti en 1879, lequel reprend le mythe romantique de l'amour tragique, mais aussi dans ces œuvres du legs datant des années 1990-2000, de formats plus modestes. Des huiles sur toile et des

gouaches sur papier aux titres évocateurs : Celui qui protègent, Celui qui singe ou Celui qui salue (fraternité). Un bel ensemble que l'on pourrait situer aux confins du figuratif et de l'abstrait et où l'écrit se glisse, comme dans les compositions. Encore le vieux rêve de l'âge d'or, Stratégie cirque, ou encore Contradiction excessive IX (devenir grain de sable), une peinture acrylique sur mur réalisée à l'occasion de l'exposition.

Pascal Pinaud, John Armleder, Noël Dolla, on l'aura compris, l'exposition est de qualité. Elle permet de découvrir le travail de Xavier Theunis, un artiste d'origine belge né en 1978, à qui le musée offre, par ailleurs, les espaces de sa galerie du rez-de-chaussée, et dont les œuvres ont la particularité d'être réalisées à partir du recyclage de chutes d'adhésif, de la découpe et du collage, dans une approche qui allie « rigueur géométrique et humour distancié ».

La salle dédiée à Claude Viallat, Bernard Pagès et François Morellet est particulièrement intéressante. Elle fait dialoguer des œuvres de deux anciens artistes de Supports Surfaces qui rencontrent ici l'abstraction géométrique et l'univers mathématique du troisième. On connaît les œuvres

fortes de Viallat où l'empreinte multipliée ad libitum est même et diffidente. On se souvient des assemblages de Bernard Pagès, de ses pals, de ses dévers et de ses plinthes dont le déséquilibre n'est qu'apparent, de ses énigmatiques empreintes de pierre gravées sur papier, parfois rehaussées à la mine de plomb ou à l'encre de chine. Des sculptures qui, comme l'indiquait Gilbert Perle dans sa préface du catalogue Bernard Pagès (Mamac, 2006), « viennent du paysage, d'une géographie rude, d'une mémoire de gestes élémentaires de l'homme, d'une danse tribale, d'un battement d'ailes ». Des sculptures d'une grande force, comme celle réalisée en 2013, en hommage à Pierre Soulages, faite d'un assemblage de poutrelles déformées et oxydées aux arêtes ouvertes qui évoquent le geste du peintre de l'outrenoir, les larges traces laissées par le passage des brosses.

Chaque œuvre de François Morellet est définie par un principe établi à l'avance et pourtant elle alimente, comme le soulignent les auteurs du catalogue, « cette ambiguïté entre rigueur scientifique et hasard ». Les calques de ligne pliée un peu austères de 1977 laissent la place à des œuvres construites sur de nouvelles séries de

systèmes liés à des variables aléatoires : Stainless n° 2 (13 lignes au hasard). L'utilisation du néon « à la fois comme source lumineuse et comme objet graphique » offre à la création de l'artiste de nouvelles perspectives. Une des plus belles œuvres de l'exposition est certainement celle intitulée par l'artiste, non sans ironie, Lamentable. Ces huit quarts de cercle de néon rouge qui semblent se laisser aller à un certain mouvement naturel traduisent admirablement la passion qui anime l'artiste, « ce subtil mariage de l'ordre et du désordre, que ce soit l'un qui produise ou perturbe l'autre, ou l'autre qui produise ou perturbe l'un ».

« Autour du legs Berggreen », exposition. Mamac de Nice, jusqu'au 1er juin.

Autour du legs Berggreen, catalogue, textes de Gilbert Perle et Rebecca François. Mamac, Nice, 2014, 100 pages.

Chronique de Marc Sagaert

« Ce subtil mariage

de l'ordre et du désordre » ■